

*Articoli/12:*

## ***Entre situation et preuve: le nœud performatif***

### **Eléments pour une étude des conditions de l'efficacité des actes de langage**

Thibaut Rioult

---

Articolo sottoposto a *peer-review*. Ricevuto il 15/01/2015. Accettato il 13/03/2015

*Abstract:* Repositioning speech, whether it is rhetorical speech or performative utterance, in its context, its space and its dynamics help us determine its scope and limitations and identify related elements. Through the prism of American interactionism or French anthropology, the study of the effectiveness of «speech acts» in their actuality (and not as pure linguistic category) brings out two major elements. Firstly, the necessity of speech to inscribe itself (in dual mode) in a situation or *milieu*, and secondly, the importance of proof in establishing and maintaining the efficiency of the language. Complementing speech, the physical dimension must also be fairly reconsidered, because it plays a key role in the system, by overcoming the «impotences» of speech.

\*\*\*

#### **1. Introduction**

Savoir comment fonctionne la parole? Comment peut-elle se muer en action? Ou être par elle-même acte, est une question passionnante et capitale dont les implications sont multiples. Ce problème touche en effet de nombreux domaines, que ce soit la vie quotidienne, les actes sociaux ou les actes thérapeutiques, voire magiques. L'emploi du verbe comme puissance active est immémorial. Les grandes traditions mentionnent toutes la capacité de modifier la réalité du monde par le langage.

Nous souhaitons, par ces quelques lignes, explorer la dimension active, effective, en un mot «performative» de la parole. Il ne s'agira ici que de proposer, en une esquisse rapide, quelques pistes de réflexion pour approfondir la notion de performativité. Nous ne penserons pas ici la catégorie du performatif comme une pure catégorie linguistique. Nous essayerons au contraire d'appréhender directement ce que cette notion recouvre, soit l'idée d'une parole-force agissante, et d'en étudier les conditions et le mécanisme. Ce n'est donc pas une étude linguistique mais plutôt anthropologique. Nous ne cherchons pas à bâtir une

typologie pour classer des énoncés, mais à saisir un concept opératif, à décrire ce que recouvre la performativité et à ébaucher un processus.

Nous nous attacherons à montrer comment l'on peut concevoir deux paroles agissantes sous les formes complémentaires du discours et de l'énoncé, la manière dont est produit l'acte de langage ainsi que les liens complexes qu'il entretient avec l'action physique.

## 2. La construction de l'efficacité

Commençons par fixer deux formes de paroles: l'énoncé et le discours, en considérant l'énoncé comme une unité signifiante fondamentale et le discours comme un ensemble d'énoncés. La rhétorique est, du point de vue classique, un art complexe où la parole prend place dans un cadre précis, sous des conditions et des règles préétablies<sup>46</sup>. Son but premier est de persuader l'auditoire ou de l'émouvoir<sup>47</sup>, c'est-à-dire le mouvoir, en un mot *l'agir*. Une modification s'opère dans l'esprit du spectateur. Si la rhétorique ne transforme pas à proprement parler la réalité, elle modifie la perception et change la manière dont l'auditoire voit le monde. Nous la penserons ici d'une manière plus large comme l'art du discours, sans se limiter nécessairement à sa définition canonique.

Ébauchons maintenant deux modalités du dire: le constatif et le performatif<sup>48</sup>. Un énoncé est appelé constatif, quand il dit quelque chose à propos de la réalité. Mais il existe aussi un type d'énoncé qui ne délivre aucun message sur le monde, mais qui *fait* cette réalité. On le qualifie donc de performatif. Dans son ouvrage *Quand dire c'est faire* (1962)<sup>49</sup>, Austin définit l'énoncé performatif comme un «acte de langage», c'est-à-dire comme *la possibilité d'une action sur le réel par l'intermédiaire de la parole*. Cette parole échappe au critère de la véracité, étant donné qu'il ne se prononce pas sur le réel, il ne peut être vrai ou faux, contrairement au constatif. La question de la véracité se maintient pourtant sous une forme légèrement différente qui est celle de son efficacité constatée. En effet, l'ensemble des énoncés qui se veulent performatif ne se traduisent pas tous par une modification concrète de la réalité. On peut donc leur adjoindre une condition de succès ou de «félicité» (*felicitous*, au sens d'Austin).

Mais l'acte de langage ne peut apparaître *ex nihilo*. Un énoncé qui serait intrinsèquement agissant n'existe pas. Une parole agissante et instituante a besoin d'un *milieu* (nous reviendrons plus tard sur cette notion maussienne) pour émerger et disposer de sa pleine puissance. L'ensemble des auteurs qui

---

<sup>46</sup> Cf. M. Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne*, Paris 1999; Id., *L'âge de l'éloquence: Rhétorique et «res literaria» de la renaissance au seuil de l'époque classique*, Paris 1994.

<sup>47</sup> Aristote, *Rhétorique*, I, 2, § 1: «La rhétorique est la faculté de considérer, pour chaque question, ce qui peut être propre à persuader» (tr. E. Ruelle, Paris 1922).

<sup>48</sup> Ce couple constatif/performatif fut critiquée par Austin lui-même, qui le remplaça ensuite par la triade: actes locutoires (signification)/ illocutoires (valeur)/ perlocutoires (effet). Afin d'éviter des complexifications inutiles, on emploiera par commodité les qualificatifs constatif/performatif, sans les penser nécessairement en opposition.

<sup>49</sup> J. Austin, *How to do things with words*, Oxford 1962.

ont étudié la question de la performativité soulignent à raison la nécessité de l'inscription de cette parole dans une *situation* précise qui lui donne son sens et son effectivité.

La notion de «situation» est à comprendre dans le sens de l'école interactionniste ou pragmatiste. Elle se définit comme une structure temporelle orientée qui réunit les divers participants et organise l'expérience<sup>50</sup>. L'acte fondamental, la parole performative, qui y trouve place se situe à l'intersection de l'espace et du temps. Il n'y a nulle parole sans mémoire, ni sans amplitude. L'acte de langage constitue toujours un point d'orgue, une acmé. Il condense, résume et confirme la situation qui le précède et le produit.

Ce concept de situation va nous permettre de pointer la complémentarité du discours agissant (rhétorique au sens large) et de la parole performative. A partir du couple énoncé/discours, on peut mettre en regard ces deux notions. L'énoncé performatif se caractérise par son immédiateté, il est bref et direct: il ne *dit* pas le monde mais le *crée*. La rhétorique, quant à elle, parle du monde. Bien qu'elle semble appartenir en majeure partie au registre constatif, elle n'en exclue cependant pas pour autant une dimension performative. Suivie d'effets diffus, elle contribue à la mise en condition et à l'établissement d'une situation.

La rhétorique va donc servir à tisser préalablement la situation dans laquelle l'acte de langage pourra émerger. Elle déploie le milieu selon deux axes: l'espace (via l'*actio*<sup>51</sup>, c'est-à-dire la manière de produire le discours et la gestuelle associée)

<sup>50</sup> L. Quéré, *La situation toujours négligée?*, in «Réseaux», vol. 15, n°85, 1997, pp. 163-192, p. 184. Cette manière de concevoir la situation est très proche de celle de Goffman [*The Neglected Situation* in «American Anthropologist», vol. 66, n°6, part. II, 1964, pp. 133-136. Traduction française: *La situation négligée*, in Y. Winkin (dir.), «*Les moments et leurs hommes*», Paris 1988, p. 143-148] qui y voit «l'organisation sociale d'une orientation momentanément conjuguée» (p. 148) et qui considère principalement la «situation sociale comme un environnement fait de possibilités mutuelles de contrôle» (p. 146). Goffman l'envisage surtout comme la base de toute parole («Je veux suggérer par-là que la parole se produit – quand elle se produit – au sein d'une telle disposition sociale», p. 148). Il souligne également l'importance du geste comme complément de signification apporté à la parole (pp. 148-149). Il faut souligner que Goffman ne traite pas ici des énoncés performatifs ou ayant une efficacité symbolique. Les aspects gestuels des interactions sociales quotidiennes ont été abordées par les interactionnistes, pragmatistes et analystes de conversation (cf. les publications de Fornel, Goodwin, Heath, Streeck, etc.). Le concept de situation doit aussi beaucoup à William Thomas et à ses travaux sur la *définition des situations*, c'est-à-dire sur les mécanismes sociaux qui les construisent. Les situations apparaissent comme le résultat d'un consensus social, qui a pour conséquence de leur conférer une puissance réelle et de les rendre effectives («*If men define situations as real, they are real in their consequences*», W. Thomas I. & D. Thomas, *The Child in America* (2nd ed.), New York 1929, p. 572). Même si elle reste caractérisée par son aspect temporaire, la notion de situation pourrait aussi être envisagée comme une «structure structurante» (selon le concept bourdieusien). La bonne marche des situations présuppose en effet un certain «inconscient» social ou culturel. Il est d'ailleurs à noter que c'est Bourdieu, lui-même qui introduisit la pensée de Goffman en France via sa collection «le sens commun» aux Editions de Minuit.

<sup>51</sup> Nous utilisons ici les cinq piliers traditionnels de la rhétorique *inventio*, *dispositio*, *elocutio*, *memoria* et *actio*. Pour rappel, l'*inventio* (invention) établit le fond, elle consiste à cerner le sujet et à préparer des arguments; la *dispositio* (disposition) structure le discours, agence les différentes parties, s'assure de sa logique; l'*elocutio* (style) embellit le discours, s'attache au style et optimise le medium *i.e.* la forme pour maximiser son efficacité sur l'auditoire; la *memoria* (mémorisation) consiste en l'apprentissage par cœur du discours, généralement en s'appuyant

et le temps (via la *dispositio*, soit l'ordonnancement du discours, sa chronologie et sa logique). Les deux dimensions ne sont d'aucune manière dissociées, et cette double construction opère en vue d'une convergence finale.

L'*actio* fixe le cadre principal. Elle occupe l'espace, l'instant et l'esprit des spectateurs. Elle maintient la situation en empêchant la dispersion des attentions et des intentions. En garantissant la cohérence de l'ensemble des éléments constitutifs de la situation, elle assure sa pérennité et permet de progresser lentement mais sûrement vers l'acte de langage à venir. Il s'agit de déployer pour mieux circonscrire et circonvenir. Le discours joue dans cette phase préalable un rôle capital et prépare le moment crucial de l'acte de langage qui est simultanément le nœud et le dénouement, sorte de spasme central où la situation se comprime et se détend.

Il n'y a pas d'instantanéité de la parole, mais au contraire elle s'inscrit nécessairement dans une dynamique. Elle s'ancre dans un passé et se projette dans un futur qu'elle construit déjà en majeure partie. Pour penser ce double usage de la parole (énoncé/discours) ainsi que la performativité, on peut élargir le champ conceptuel initial de la pragmatique à celui de l'ethnologie, en complétant le concept de situation par celui de *milieu*<sup>52</sup>. La question de l'efficacité de la parole est très proche de celle de la magie (voire pour une grande partie identique, à condition de dénier à ce concept toute dimension occulte et de le concevoir à la suite de Mauss comme une notion socio-anthropologique rationalisable et exploitable). Il est donc bon de revenir à cette notion telle qu'elle fut définie par Mauss et Hubert dans *l'Esquisse d'une théorie générale de la magie*.

Cette notion [la magie] comprend, en outre, l'idée d'un milieu où s'exercent les pouvoirs en question. Dans ce milieu mystérieux, les choses ne se passent pas comme dans le monde des sens. La distance n'y empêche pas le contact. [...] Cette notion de force et cette notion de milieu sont inséparables; elles coïncident absolument et sont exprimées en même temps par les mêmes moyens. En effet, les formes rituelles, c'est-à-dire les dispositions qui ont pour objet de créer la force magique, sont aussi celles qui créent le milieu et le circonscrivent, avant, pendant et après la cérémonie. Donc, si notre analyse est exacte, nous retrouvons à la base de la magie une représentation singulièrement confuse et tout à fait étrangère à nos entendements d'adultes européens<sup>53</sup>.

De même, nous trouvons à la base de la performativité la notion complexe d'une double modalité de la parole constative/performative couplée à une question de forme ou d'échelle de signification (discours/énoncé), similaire à l'union milieu-force. On retrouve ici cette double fonction de la parole dans

---

sur l'art mnémotechnique; l'*actio* (récitation, déclamation) est l'étape du réel, elle consiste à contrôler la voix et le geste lors du discours effectif.

<sup>52</sup> Une étude plus vaste serait d'ailleurs à mener à partir de la paire situation/milieu. Ce couple offre un court-circuit entre la vieille école française de sociologie et d'anthropologie et les courants pragmatistes ou interactionnistes américains proches de l'école de Chicago. Gageons que le nouvel éclairage apporté par cette lecture croisée pourrait se révéler fructueux pour les deux disciplines.

<sup>53</sup> M. Mauss & H. Hubert, *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, in «L'Année Sociologique», 7, 1902-1903 (reproduit dans M. Mauss, *Sociologie et Anthropologie*, Paris 1950), p. 100.

sa capacité à déployer un monde dans lequel elle agit ensuite. Le vocabulaire se heurte malheureusement à *la complexité du réel*. En important le concept de *mana*, les deux anthropologues mettent au point une notion complexe de «milieu-force» étrangère à nos catégories mentales. Le langage nous paraît ressembler au *mana*<sup>54</sup> en ce sens qu'il est discours instituant le milieu tout en étant aussi la parole-force agissante.

Cependant malgré l'importance accordée à la situation ou au milieu comme prérequis de l'efficacité de la parole performative, il nous semble que sa dimension physique est le plus souvent négligée. Car, contrairement aux gestes, le langage est capable d'apporter rapidement du sens et de l'intelligibilité. Il est à même de bâtir les réseaux de significations et de les communiquer effacement aux interlocuteurs. Cependant par ses propres limitations, il s'avère impuissant à achever et à accomplir le milieu qu'il veut instituer. C'est alors que d'autres modes de communications doivent prendre le relai (langage corporel, production-manipulation d'objet, action physique réelle, etc.).

C'est ainsi que par la conjonction du langage et de l'action se crée un milieu, un environnement, qui n'est pas à strictement parler «performatif» mais qui va constituer le fondement nécessaire à l'acte de langage. A ce moment, l'énoncé performatif peut agir efficacement. Dans un premier temps, il ne fait que condenser et résumer en une parole l'essence de la situation. L'énoncé vient alors confirmer et justifier l'état de fait qui l'a engendré. Il concentre et libère en une parole la tension accumulée, modifiant alors la réalité.

Cependant, il serait un peu hâtif de considérer qu'une fois les mots prononcés, leur action est effective, quand bien même les prérequis de succès seraient-ils remplis. Il y a nécessité d'une confirmation *a posteriori*, qui permet de valider l'acte de langage. Cet énoncé est donc quasi-performatif car il reste un léger – mais capital – écart entre la signification du verbe et sa traduction effective. La parole ne devient performative qu'effectivement réalisée par l'acte qu'elle rend possible, prépare et introduit. L'acte physique fait alors office de *preuve* matérielle et irréfutable. Cette preuve finale, apportée par l'expérience du réel, donne de surcroît toute sa valeur et sa validité au performatif, et, par là même, lui permet d'assurer sa pérennité. Il paraît en effet évident qu'un acte qui ne serait jamais suivi d'effet se verrait bientôt dénier le statut d'efficace.

On peut procéder comme précédemment à l'extension de ces idées au domaine magique et nuancer la position maussienne qui ne voit dans le jugement magique qu'une pensée de l'*a priori*. Finalement l'*a priori* de la croyance magique n'existerait que parce qu'il existerait aussi un *a posteriori* de la confirmation du magique et des croyances liées. C'est un cercle qui s'auto-entretient. Il est peu probable qu'un opérateur magique qui ne marcherait jamais soit considéré en tant que tel et conservé. Mais il existe bien sûr de nombreux procédés complexes qui permettent de garantir la pérennité du magique malgré ses échecs répétés. Simplement le succès y a plus de poids que l'échec.

---

<sup>54</sup> Ivi, p. 105: «Le *mana* est en outre un milieu ou, plus exactement, fonctionne dans un milieu qui est *mana*».

On peut donc postuler l'existence de deux boucles causales nouées autour de l'acte de langage qui concourent à sa réalisation: d'abord la création d'un milieu autorisant la parole performative et se trouvant à son tour confirmé par elle, ensuite l'action justifiée par la parole et qu'elle valide en retour. Il ne s'agit donc pas de récuser la notion de performativité du langage, mais d'en pointer la limite et par conséquent le besoin d'une preuve tangible qui ne peut être fournie que par le recours à une dimension physique, située en *dehors* du langage. L'étude de l'efficacité symbolique se doit donc d'être tout autant une réflexion sur le pouvoir de la parole que des actes qui la doublent, la confortent et lui assurent un ancrage dans le réel.

### 3. Etudes de cas

Appliquons maintenant ces réflexions à quelques cas concrets.

#### *Deux exemples canoniques*

Austin propose notamment deux exemples: la cérémonie de mariage et celle du baptême maritime<sup>55</sup>. Le point d'apogée de la cérémonie de mariage réside dans l'échange des serments des mariés et dans la déclaration de l'officiant: «*Je vous déclare mari et femme*». Cependant il est évident que cet acte de langage ne prend place qu'à la suite d'un long processus de construction personnelle et sociale tant sur le plan du langage que sur celui de l'acte pur. Le rituel qu'il soit religieux ou laïc a d'abord créé un milieu où la parole prend tout son sens et impose sa réalité. Mais il apparaît clairement que cette consécration n'est pas suffisante. En effet, depuis le Moyen Âge, le mariage chrétien n'est reconnu comme valide qu'une fois celui-ci consommé (entre autres conditions). Dans le cas contraire, il est considéré comme nul. L'Eglise ne fait alors que constater purement et simplement son inexistence (et ne l'annule en aucun cas, puisque cela impliquerait qu'il a été).

La parole performative se trouve donc tributaire d'actes qui en garantissent l'efficacité. Le rituel clairement intelligible est sous-tendu et complété par un ensemble d'éléments plus complexes et obscurs qui agissent à un niveau symbolique inférieur (par exemple, l'échange des anneaux, i.e. l'attachement-emboîtement réciproque, ou bien l'acte sexuel – *copula carnalis* – i.e. l'union des chairs).

De même le second exemple austinien du baptême d'un bateau présente des caractéristiques similaires. En effet, si l'acte principal est bien l'assignation d'un nom au bateau qui va être baptisé avant de pouvoir prendre la mer, le fait de briser une bouteille n'est pas négligeable. En présentant cet exemple Austin met bien les deux actes en parallèles en précisant la simultanéité parole/geste<sup>56</sup>. Et de même que l'onction est nécessaire au baptême humain, cette aspersion

---

<sup>55</sup> J. Austin, *How to do things with words*, cit., p. 5.

<sup>56</sup> *Ibid.*: «E. b) "I name this ship the *Queen Elizabeth*" as uttered when smashing the bottle against the stem».

rituelle est tout autant importante. Tous les marins le savent: une bouteille qui ne se brise pas est très mauvais signe. La cérémonie n'a pu parvenir à son terme. Cet échec marque alors l'inachèvement du baptême et octroie au navire un statut ambigu, marginal et maudit. L'avortement du rituel est alors signe d'insuffisance et de danger pour le bateau, malgré qu'il ait été nommé par l'officiante. Les légendes marines vont bon train sur l'absence de baptême du Titanic...

### *Performativité thérapeutique*

La performativité prend toute sa valeur et sa profondeur dans un domaine autre: celui de la thérapeutique. Les travaux de Marguerite Sechehaye (1947)<sup>57</sup>, dans le domaine clinique, et de Claude Lévi-Strauss (1949)<sup>58</sup>, en anthropologie, ont permis de mettre à jour la notion d'efficacité (ou réalisation) symbolique ainsi que son importance thérapeutique.

L'étude de Lévi-Strauss (redevable de Sechehaye) s'attache à décrire comment, par le biais d'une longue incantation le chaman peut faciliter un accouchement difficile. Elle permet d'éclairer la constitution du milieu par un discours doublé d'actions physiques. L'essentiel de la thérapie repose sur l'utilisation d'un chant mythologique qui offre à la parturiente un cadre lui permettant d'interpréter ses douleurs et ses difficultés pour finalement les résoudre. Cependant, il ne s'agit pas pour autant d'une pure *talking cure*, puisque le chaman manipule les «figurines qu'il a sculptées»<sup>59</sup> et met en place un véritable théâtre, en plus de son propre engagement physique et psychologique<sup>60</sup> (puisqu'il incarne le héros libérateur) qui va bien au-delà de la simple notion de parole performative. L'efficacité symbolique requiert donc un dispositif complexe, où la parole et l'action tissent ensemble un écheveau de sens pour diriger et canaliser les puissances.

De même, dans le lien entre Sechehaye et Renée<sup>61</sup> sa patiente schizophrène (tel qu'il est relaté par la malade elle-même dans son *Journal*<sup>62</sup>), le langage apparaît bien comme le complément essentiel de l'action physique. Il sert à structurer le monde de la schizophrène, pour qui les frontières du moi ont été abolies. La communication directe étant devenue impossible (disparition de l'usage des pronoms personnels), l'échange ne peut avoir lieu que via la manipulation d'objet ou le contact corporel, au niveau des couches basses de la conscience. Le langage joue alors un rôle de structure d'intelligibilité. Il résulte d'une co-construction subtile entre médecin et patiente. En réutilisant en partie le langage

<sup>57</sup> M. Sechehaye, *La Réalisation symbolisation*, supplément n°12 de la «Revue Suisse de Psychologie et de Psychologie appliquée», Berne 1947.

<sup>58</sup> C. Lévi-Strauss, *L'efficacité symbolique*, in «Revue de l'histoire des religions», tome 135, n°1, 1949, pp. 5-27.

<sup>59</sup> Ivi, p. 7.

<sup>60</sup> Engagement opposé à la conception freudienne classique préconisant un retrait de l'analyste et une position impassible se rapprochant de celle du chirurgien, mais qui trouve des échos chez d'autres analystes comme Ferenczi ou Winnicott (qui assumaient un engagement physique auprès du patient) avec des résultats thérapeutiques variés.

<sup>61</sup> En réalité, la patiente s'appelait Louisa Dues. Une fois guérie de sa schizophrénie, Sechehaye finira par l'adopter. La jeune fille deviendra plus tard psychanalyste à son tour.

<sup>62</sup> M. Sechehaye, *Journal d'une Schizophrène*, Paris 1950.

de la schizophrène, l'analyste lui propose verbalement des significations qu'elle associe aux actes<sup>63</sup>. Elle peut ainsi réintégrer dans le monde de la patiente des actes en les assimilant à ses propres concepts. Face au délitement du monde et à la perte de sens perçus par la malade, l'enjeu est de reconstruire progressivement, sur la base des actes les plus concrets, une intelligibilité.

Au-delà de la question de la mise en signification, d'une manière beaucoup plus profonde et fondamentale, se pose l'obsédante question de la preuve. Preuve d'autant plus importante quand elle touche aux tréfonds de l'être et de la relation entre les êtres: «Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour» disait Jean Cocteau<sup>64</sup>. Ce qui importe à Renée, au-delà (ou en-deçà) de tout langage articulé, c'est la sensation physique<sup>65</sup> (que la parole ne fait que redoubler). Il y a donc une impuissance du langage à être preuve, due dans ce cas à l'insuffisance de sa représentativité de l'être profond<sup>66</sup>. Il s'agit, certes, d'un cas extrême. Mais il nous semble que cet exemple permet de bien appréhender la complémentarité parole/action.

Les trois types majeurs de cures chamanistiques listées par Lévi-Strauss (1949a) sont l'extraction du mal, le combat simulé contre les esprits nuisibles et l'incantation doublée d'opérations (celui-là même qu'il décrit en détail). D'une manière générale, l'action physique (et symbolique) occupe donc une place de choix dans les thérapies chamaniques qui sont devenues emblématiques de la notion d'efficacité symbolique. Contrairement aux lectures rapides de cet article sur *L'efficacité symbolique*, qui ne mettent généralement l'accent que sur la capacité du chaman à chanter la guérison de la femme enceinte, cette technique ne peut être réduite à une verbalisation du mal et du processus de libération. Le symbolique ce n'est donc pas que du verbe, mais du concret et du matériel (le plus bas) doublé de spiritualité (la plus haute). C'est également ce que nous apprend la lecture du *Sorcier et sa magie*. Autre texte, malheureusement trop méconnu, de

---

<sup>63</sup> L'acte prend le pas sur la parole. C'est Renée qui parle: «Quand je racontai mes craintes à "Maman" [l'analyste], elle fit une chose merveilleuse: elle prit les deux bras du singe, les baissa et les fit entourer ses petits genoux en lui disant: "Petit Singe à la maman, Maman te demande de garder toujours tes petits bras en bas pour rassurer Renée [...]" Le petit singe dit oui, je le vis dans ses yeux. [...] En tout cas, dès ce moment les impulsions à me faire du mal cessèrent subitement». (M. Sechehaye, *Journal*, cit., p. 69).

<sup>64</sup> Ou G. Leroux, ou P. Reverdy... L'attribution de la primauté de cette citation reste discutée.... et de peu d'intérêt.

<sup>65</sup> M. Sechehaye, *Journal*, cit., p. 30. C'est Renée qui écrit: «Parfois sous ses dénégations, et grâce à son affection – surtout lorsqu'elle me tenait fort, près d'elle, - et qu'elle me disait: "Mais Maman est toujours la même. Elle est plus forte que l'Eclaircissement, regarde comme elle peut te tenir fortement". Alors je la reconnaissais, c'était de nouveau elle, mon refuge, ma vie [...]». (c'est nous qui soulignons).

<sup>66</sup> Ce fut d'ailleurs l'une des principales tâches de la rhétorique que de réussir à faire directement parler l'âme (ou à en donner l'impression). Sur ce sujet, on pourra se reporter à l'ouvrage de L. Desjardins, *Le corps parlant: savoirs et représentation des passions au XVIIe siècle* (Paris 2000) qui explicite notamment le rôle crucial de l'*actio* dans cette traduction des passions par l'intermédiaire du corps. Elle met notamment en lumière la spécificité de «L'*actio* [qui] ne fait donc pas que redoubler le discours: elle est chargée de "porter au dehors", de rendre visible les moindres mouvements de l'âme. Aussi exclut-elle tout recours au mime, perçu comme simple redondance du contenu verbal» (p. 113).



Lévi-Strauss (1949)<sup>67</sup>, publié la même année et éclipsé par *L'efficacité symbolique*, le *Sorcier* présente un chaman utilisant des techniques d'illusionnistes pour soigner ses patients<sup>68</sup>. La guérison constitue alors un phénomène visible pour le patient, qui peut constater effectivement (et symboliquement) l'extraction de la cause de son mal. L'acte est donc prédominant et la symbolisation a lieu en dehors même du langage.

#### 4. Conclusion

Cette exploration à grands pas de la question du performatif appuyée sur des textes théoriques ainsi que sur des exemples tirés du quotidien ou appartenant à des contextes particuliers, nous a permis de dégager quelques idées. La parole doit être envisagée comme une entité complexe et duale qui combine capacité à créer et à maintenir une situation ou un milieu avec une puissance d'action ponctuelle pouvant modifier en profondeur la réalité. Il apparaît aussi que l'acte de langage ne peut être envisagé correctement que replacé dans un contexte plus large où serait pris en compte sérieusement les aspects physiques qui le sous-tendent et le prouvent. Il ne s'agit pas de dénier à la parole une place déterminante dans la création performative et symbolique ou de chercher à vouloir donner à *l'une ou l'autre des actions* la priorité, mais bien d'en montrer la nécessaire complémentarité. La parole et l'acte fonctionnent de concert et tissent continuellement ensemble la réalité du monde.

---

<sup>67</sup> C. Lévi-Strauss, *Le sorcier et sa magie*, in «Les Temps modernes», n° 41, 1949, pp. 3-24.

<sup>68</sup> L'étude de Lévi-Strauss est surtout basée sur les récits indigènes Kwakiutl rapportés par Boas, ainsi que sur le travail de Cannon à propos de l'efficacité radicale et surtout fatale des pratiques vaudou.